L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

Instinctivement, le colonel porta les deux mains à son pardessus et fouilla la poche où il avait placé les papiers que Mme Brochon lui avait remis.

Leduc ne le quittait pas de l'œil. Le colonel s'en aperçut. Il s'arrêta.

—Eh bien, dit l'archiviste, qui vous retient?

Le colonel secoua le front comme s'il eût craint une congestion.

—Ah! qui êtes-vous? s'écria-t-il avec violence, que voulez-vous, quel intérêt est le vôtre dans toute cette affaire?

Leduc s'inclina.

—J'attendais cette question depuis le commencement, répondit-il en se levant à son tour et en devenant tout à coup sérieux et grave. Vous demandez ce que je veux! Eh bien, je veux que nous partagions.

—Partager!... quoi?... quoi?... balbutia l'Indien.

—Vous voulez épouser Gilberte, n'est-ce pas?

—Moi!

—Avouez-le sans hésitation puisque je l'ai deviné... mais pour que Gilberte hérite de la fortune de Bonnet, il faut que l'héritier légitime disparaisse.

—Mais la preuve! la preuve de son existence...

—Fouillez votre pardessus... prenez-y la dépêche que Mme Brochon vous a apportée cette nuit, et vérifiez.

Le colonel était poussé dans ses derniers retranchements; la gravité de la situation l'emportait en dépit de tous ses efforts; il prit les papiers, les étala sur une table et se mit à les parcourir d'un œil fiévreux.

—Oui! oui! c'est cela... murmura-t-il, tout en froissant les papiers d'un geste furieux; un enfant... un héritier ... Ah! il ne faut pas qu'il vive, celui-là...

—C'est ce que le pensais, fit Leduc.

—Vous le connaissez donc?

—Je le connais.

—Et vous savez où il est?

—Je vous le dirai.

—Quand cela?

—Bientôt.

—Enfin, quel moyen emploierons-nous?

Leduc prit un air discret.

—Ça, dit-il, c'est mon secret! Avant de vous le livrer, je veux que vous me donniez... Acceptez-vous ma proposition?

—Le partage?

—Mais.... je ne sais... qui m'assure que tout ceci n'est pas une trahison?

—Comme il vous plaira, répondit l'archiviste. Seulement je me permettrai de vous faire observer que mon intérêt personnel vous garantit ma sincérité. Ou j'aurai la moitié des millions de Bonnet et je deviens votre ami; ou vous repoussez ma proposition et je vous ferai une guerre sans merci. Je n'assassine pas, moi, mais je vais au but par des moyens tout aussi sûrs, en tout cas moins violents et moins dangereux. Acceptez-vous?

—J'accepte, répondit l'Indien.

—C'est parfait! et maintenant, je me retire. Continuez de veiller sur l'enfant que vous gardez chez vous! Respectez-la comme si elle était votre propre fille. C'est un en-cas qui pourra nous servir, croyez-en ce que je vous dis, et quant à la conduite que nous aurons à tenir, vous connaissez ma demeure comme je connais la vôtre, et nos relations s'établiront comme il convient, entre deux hommes qui poursuivent le même but.

Sur ces mots, l'archiviste salua le colonel, gagna la porte et ne tarda pas à disparaître par le passage de la Duée.

XII

Un mois s'était écoulé depuis la fête donnée par le colonel Robert en son hôtel des Champs-Elysées.

Un matin, c'était un lundi, M. Lambertin, premier clerc de Me Durandeau, notaire à Saint-Nicolas, venait de prendre place à son bureau.

Ce jour-là, il devait être seul à l'étude: le samedi soir, Me Durandeau lui avait dit qu'il irait passer la journée de dimanche à Marseille et qu'il ne rentrerait probablement à Saint-Nicolas que le mardi dans l'après-midi.

M. Lambertin se mit au travail, et pendant une ou deux heures il demeura courbé sur les dossiers, prenant des notes ou rédigeant des actes, sans que rien fût venu lui apporter la moindre distraction.

Tout à coup, comme dix heures sonnaient, la sonnette de la grille venait de retentir et des pas traversaient la grande cour d'entrée.

Un instant après, la bonne de la maison entra dans l'étude et vint annoncer: Le colonel Robert.

Celui-ci fut introduit aussitôt.

—C'est à M. Durandeau que j'ai l'honneur de parler? demanda en s'inclinant le nouveau venu.

Lambertin s'était levé:

—Non, monsieur, répondit-il; M. Durandeau est absent pour toute la journée et ne sera de retour que demain; mais si c'est pour affaire concernant l'étude, je suis son clerc.

—Alors, vous êtes au courant des affaires...

—Parfaitement.

—C'est différent: l'affaire qui m'amène est d'ailleurs fort simple; il s'agit d'un renseignement que je désire obtenir, et j'avais compté que M. Durandeau ne refuserait pas de me le donner. Je suis le colonel Robert; j'occupe à Paris une position importante, et je n'ai pas pensé qu'il me faudrait avoir recours à des références le plus souvent banales. Si donc, en l'absence de votre patron, vous croyez pouvoir faire ce qu'il aurait fait lui-même, vous m'aurez rendu un véritable service, et je vous en serai sincèrement reconnaissent.

—Soyez assuré, colonel, que je ne demande pas mieux que de vous être agréable, et si vous voulez me dire...

—Auriez-vous connu un nommé Bonnet, originaire de Saint-Nicolas, qui est parti pour l'Inde, il y a longtemps et dont on n'a plus entendu parler depuis...

—Certainement.

—Vous savez qu'il a fait une fortune colossale.

—On le dit, et l'on ajoute même qu'il est mort!... Seulement la constatation régulière du décès n'est point encore parvenue en France, et dans cette situation...

—Parfaitement, mais l'idée seule de cette fortune, la possibilité de cette mort ont suffi pour éveiller les convoitises des héritiers et en particulier d'une personne à laquelle je m'intéresse beaucoup.

—Est-elle donc parente du Bonnet décédé?

—On prétend qu'elle est cousine de l'aventurier, et pendant quelques jours, elle a très sérieusement caressé l'espoir d'être appelée à prendre sa part de la succession. Maintenant on lui a assuré qu'avant de partir pour l'Inde, Bonnet avait eu un nefant d'une jeune fille de Saint-Nicolas, et que, non content d'avoir reconnu cet enfant, il avait fait un testament aux termes duquel il lui léguait la fortune qu'il pourrait gagner un jour!...

Lambertin écoutait avec attention et ne parvenait pas tout à fait à comprendre quels renseignements le colonel était venu lui demander.

L'Indien devina ce qui se passait dans son esprit.

À suivre

Des accidents l'automobiles ont causé la mort de 78 personnes et blessé 9000 autres dans les rues de Paris l'année dernière.

Une Fabrique de Momies

AUX ETATS-UNIS

Un de nos confrères de la press américaine a fait une étrange découverte: il existe, dans une petite ville des Etats-Unis, une fabrique de momies égyptiennes, qui peut vous livrer sur commande —avis aux amateurs de pièces historiques!—un guerrier, un prince ou une prêtresse dont l'épiderme parcheminé est une garantie que le sujet vécut sous la troisième ou sous la quatrième dynastie.

L'authenticité est d'autant moins discutable que les ingénieux momifieurs se gardent bien d'expédier directement leurs produits à la clientèle. A l'instar du vin de Bordeaux, la lugubre marchandise se bonifie en traversant les mers. Embarquées à New-York, les momies filent discrètement vers la vallée du Nil, enfermées dans de vulgaires caisses d'emballage dont les marques extérieures les "camouflent" en cotonnades ou autres objets manufacturés.

Le Caire est leur lieu d'atterrissage. Le représentant de la fabrique en prend livraison, et c'est l'obscur début d'une carrière qu'attendent parfois des destinées brillantes. Prêtresse, prince ou guerrier, la momie passe en la possession de quelque adroit mercanti, grec ou arabe, levantin ou arménien, qui lui choisit une tombe convenable dans les parages des Pyramides, ou sous l'énigmatique sourire du Sphinx.

Vienne la saison des touristes, et la carrière de la momie verra s'ouvrir une nouvelle phase. Elle est habilement dirigée vers la sépulture où elle est censée dormir un sommeil qui s'évalue généreusement par dizaines de siècles, et l'égyptologue-amateur goûte à la gloire et à la joie de déterrer de ses propres mains les dépouilles mortelles d'un sujet de Ramsès ou de Séti! Il n'hésite pas à récompenser royalement le guide qui a collaboré avec lui en une aussi sensationnelle découverte.

En de pareils moments, si rares dans l'existence d'un égyptologue-amateur, l'argent n'a plus de prix.

Une momie des temps memphites, ou de la première époque thébaine, quelle trouvaille! Et voilà qu'une poignée de billets change de propriétaire. Pour l'heureux obteneur, ce n'est pas trop payer la gloire de doter d'une pièce unique le muséeum de sa ville natale.

A perpétuité, une pancarte, posée en bonne place dans la vitrine, louangera son cœur généreux:

Pour corser l'affaire, solidifier son authenticité et en tirer le maximum, le mercanti rappelle à sa victime que des lois sévères interdisent la sortie des pièces historiques.

On devra donc expédier la momie en contrebande, d'où de nouveaux débours, que notre héros supportera avec un sourire inaltérable. C'est toujours plaisant que de rouler les douaniers!

Il va de soi que ces momies américaines sont fabriquées entièrement par d'habiles fraudeurs, et qu'il n'y entre pas un soupçon de "matériel humain." On ne saurait en dire autant d'une autre catégorie de momies, qui m'entraîne vers un sujet moins plaisant.

Les Indiens de l'Equateur possèdent l'étrange secret de réduire une tête humaine au cinquième de son volume. Ils obtiennent ainsi des têtes momifiées que l'on dirait empruntées à des troncs de poupées.

En leur réduction, les traits de la physionomie sont à peine modifiés. Mais, le procédé restant sans action sur le système pileux, cheveux, cils, sourcils, conservent leur longueur, et l'ensemble est plus bizarre que macabre.

Les ficelles attachées aux narines indiquent le nombre d'ennemis que le maître du... bibelot a momifiés depuis ses débuts dans la carrière d'embaumeur.

Il y a une vingtaine d'années, vogageant dans l'intérieur de l'Equateur, j'acquis une de ces têtes pour quatre pesos, soit environ vingt francs.

Mais, bientôt, l'achèvement d'une voie ferrée permit à de nombreux touristes américains de visiter cette région, et les prix doublèrent et triplèrent.

Encouragés par un aussi beau rendement, d'entreprenants Indiens organisèrent la fabrication "en série" et, pour se procurer la matière première, décimèrent des villages entiers!

L'évêque de Quito dut frapper d'excommunication toute personne qui s'occupait du trafic des momies, arrêtant en plein essor une industrie qui comptait déjà sa légion de nouveaux riches!

Et les bazars de Quito se contentent, aujourd'hui, d'offrir aux touristes, qui, d'ailleurs, les paient aussi cher que s'ils étaient authentiques, des ersatz qui, eux aussi, sont fabriqués aux Etats-Unis!

VICTOR FORBIN.

L'avenement du roi Alexandre Ier

DE SERBIE

Le prince Alexandre de Serbie qui succède sur le trône du royaume des Serbes, Croates et Slovènes au roi Pierre 1er ne recueille pas seulement les grandes traditions que laisse Pierre 1er; il a depuis de nombreuses années l'expérience personnelle du pouvoir. Nous avons pu au cours de cette longue guerre où nos deux peuples combattirent côte à côte apprécier ses qualités d'homme d'Etat et de soldat.

Nous l'avons vu, après l'armistice et avant que la paix fût signée, travailler à l'achèvement de la Grande Serbie, nous l'avons vu, malgré des difficultés suscitées par les anciens partisans de l'Autriche-Hongrie, unifier et pacifier le royaume des Serbes, Croates et Slovènes et le doter d'une constitution libérale.

Sur les champs de bataille, Alexandre de Serbie qui ne porta jamais que le titre et l'uniforme de colonel, tout en exerçant les fonctions de général ou de généralissime, fit toujours honneur au nom glorieux des Karageorges.

Né à Cettigné le 4 décembre 1888, il fut élevé avec son frère à Genève, où il suivit les cours du collège jusqu'au jour où les membres de la Skouptchina vinrent annoncer à son père que le peuple de Serbie l'attendait.

Lorsque la guerre balkanique éclata, le prince Alexandre se vit confier le commandement de la 1ere armée qui s'illustra à Uskub après avoir brisé en huit jours la résistance des Turcs dans les champs de Kumanovo et de Monastir, et qui durant la seconde phase de la campagne remporta sur les Bulgares la décisive victoire de Govedarnik.

Puis quelques mois après, le roi Pierre fatigué, lui remit la régence du royaume. C'était au mois de mai 1914: Alexandre avait à peine vingt-six ans et il allait se trouver en présence d'une situation des plus graves. On sait la suite de cette tragique histoire d'un peuple et d'une armée qui s'exilèrent avec leur roi, après avoir un instant entrevu la victoire.

Malade, durant la fatale retraite d'Albanie, le prince Alexandre dut être opéré. Ses médecins l'adjuraient de s'embarquer à Santi-Quaranta, pour Durazzo, lui ne voulut pas abandonner ses troupes avant qu'elles fussent en sûreté et se fit transporter à Durazzo sur un brancard que portaient, en se relayant, les derniers survivants du régiment de la garde.

Trois semaines après il était sur pied et se rendait à Corfou, où avec la mission du général de Mondésir, il travaillait à la reconstitution de l'armée serbe. Il parvenait, à force de patience et de ténacité, à rétablir la discipline et à transformer les pauvres hordes épuisées qui avaient traversé les neiges d'Albanie, en ces merveilleux bataillons, qui marchèrent avec tant d'ardeur à la conquête de la patrie perdue.

Calme et réfléchi, le prince Alexandre s'appliqua, après la victoire, à consolider le nouveau royaume. Sa tâche fut difficile: il devait contenter tout le monde et s'efforcer de sauvegarder les droits de chacun. L'apaisement s'est produit peu à peu, mais il n'est pas complet.

L'œuvre commencée par le Régent-prince, le roi saura la parachever. Il peut compter sur la sympathie fidèle de la France.—Ed. L.